

Ordre ou chaos ?

La Cosmogonie et le Discours de Pythagore dans les *Métamorphoses* d'Ovide*

*Travail effectué sous la direction du Prof. ass. L. Chappuis Sandoz
Pour le PRIX D'EXCELLENCE DE LA SOCIÉTÉ ACADEMIQUE NEUCHATELOISE 2008
Civilisations et Langues de l'Antiquité et du Moyen-Âge*

Sabine Pellaux
Ch. d'Archessus 7
2022 Bevaix
032/846.37.45
Sabine.pellaux@unine.ch

« Je te demande de lire les vers où j'ai chanté les métamorphoses des hommes,
ouvrage maudit interrompu par l'exil de son maître. »

Ovide, *Tristes*, I, 7, vers 13-15

INTRODUCTION

En l'an 1 av. J.-C., Ovide débute l'écriture d'un poème exceptionnel : les *Métamorphoses*. [1] « *Légende des siècles, bible ou génie du paganisme* », [2] ce chef-d'œuvre littéraire conte, en quinze livres et plus de douze mille vers, deux cent trente et une histoires de métamorphoses. La plupart remontent aux temps immémoriaux où l'univers, tout juste sorti du chaos par le créateur, était encore parfois complété de créatures nouvellement métamorphosées. C'est à cette époque que naissent les mystères qu'il appartient maintenant aux poètes de révéler pour expliquer aux hommes les étrangetés du monde. Bien sûr ce n'est qu'une fable. L'ignorance y est remplacée par l'irrationnel. Mais quoi de plus touchant que de se pencher sur la réponse apportée par les hommes aux énigmes de l'univers ? Depuis des siècles on tentait d'expliquer l'incompréhensible. Les *Métamorphoses* répondent à cette intention.

Ovide proclame d'emblée le sujet de son poème dès le prologue. Il se propose de dire les : « *métamorphoses des formes en des corps nouveaux* » [3]. Le lecteur n'est donc pas surpris de découvrir que le livre I débute par la création du cosmos. C'est la première métamorphose narrée par le poète et aussi la transformation initiale de l'univers. Un dieu, ou « *la nature la*

meilleure » [4], sépara et organisa les éléments contenus dans l'amas originel et constitua l'éther, l'air, la terre et les eaux. Ovide, après d'autres, conte la genèse du monde tout en laissant sans réponses les deux questions qu'elle suscitera toujours : qui en est l'auteur et pourquoi ? Il laisse au créateur son anonymat et ses motivations restent secrètes. Quoi qu'il en soit, pour finir apparut l'être humain. Il naquit d'un germe divin ou de la terre.

Dans les livres suivants, Ovide reste fidèle au sujet qu'il a annoncé. Il conte des histoires qui montrent « *la métamorphose des formes en des corps nouveaux* ». [5] Au livre XIV, l'histoire de la Rome des origines, qu'il a sélectionnée pour la dernière partie de son poème, l'amène à l'apothéose de Romulus. La désignation de son successeur ouvre le quinzième et dernier livre de l'œuvre. Le nouveau roi sera Numa, un homme doué d'une grande curiosité intellectuelle. Pour satisfaire sa soif de connaissances, Numa va à Crotone où il suit l'enseignement d'un sage : Pythagore. La suite du livre fait place au discours proféré par ce philosophe. A première vue, le passage semble être une longue digression philosophique à travers laquelle Ovide expose la doctrine pythagoricienne. Néanmoins, ce discours de Pythagore est placé dans la première moitié du livre final. A cette position stratégique s'ajoute une longueur impressionnante : alors que le livre XV contient 879 vers, 419 d'entre eux sont consacrés à l'enseignement donné par le sage. C'est de loin le plus long épisode du livre et l'un des plus longs des *Métamorphoses*.

Ainsi, le discours de Pythagore inaugure le processus de clôture du poème par un long développement qui semble philosophique. Parallèlement, la cosmogonie ouvre l'œuvre. En tant que première métamorphose du récit, elle pose son orientation : Ovide veut écrire une histoire universelle qui passe en revue chronologiquement le thème de la métamorphose, de l'origine de l'univers jusqu'à son époque. Le lecteur est conduit de la genèse au temps d'Auguste, du chaos primitif au monde unifié sous la puissance de Rome. Cette unification a lieu par la volonté des dieux, et d'abord, d'un dieu, celui que le poète ne nomme pas. La cosmogonie plonge donc d'entrée le lecteur dans l'atmosphère de l'œuvre. Ovide y pose le fondement de toutes les métamorphoses qu'il ne cessera de narrer en dévoilant un principe essentiel : le mouvement. « *Rien ne périt, croyez-moi, dans le monde entier ; mais tout varie, tout change d'aspect* », [6] c'est aussi ce que clame Pythagore à la fin du poème. Le rôle de son discours philosophique ne serait-il pas d'explicitier une ultime fois le dessein d'Ovide, faisant écho à la cosmogonie qui amorçait le poème ?

La cosmogonie du livre I et le discours de Pythagore du livre XV, forts de leur position révélatrice, semblent donc être dotés d'une signification clé. Aussi, l'objet de ce travail va être de mettre en lumière leur rôle fondamental en définissant à quel point Ovide les a voulu intimement liés et en quoi le discours de Pythagore fait écho à la cosmogonie. Cette problématique est justifiée par l'unité si peu conventionnelle du poème. Partant de cet état de fait, les chercheurs sont tourmentés par la question de savoir comment les différentes parties du poème établissent un tout. Ainsi, chacun des trois chapitres de ce travail a pour but de montrer un aspect des liens existant entre la cosmogonie et le discours de Pythagore. Il s'agira, dans un premier temps, d'analyser comment le thème de la métamorphose est traité dans les deux passages sélectionnés pour notre réflexion. Puis, sur un plan plus formel, le rôle de la structure sera mis en avant. Pour terminer, nous essayerons de comprendre ce qu'il en est de l'aspect philosophique du poème ovidien et du discours de Pythagore en particulier.

1. LE PRINCIPE DE LA METAMORPHOSE

1.1. Le chaos [7]

La cosmogonie qui ouvre l'œuvre d'Ovide est traditionnellement au centre des recherches portant sur les *Métamorphoses* d'Ovide. En analysant la façon dont elle est ordonnée, on pense pouvoir déceler les desseins du poète.

Avant la création du monde régnait un chaos absolu. Rien ne gardait sa forme. Tout se mélangeait en une mixture confuse et indescriptible. Cet état ne ressemblait à rien mais Ovide parvient tout de même à le décrire. Il l'oppose à l'ordre cosmique et énumère ce qu'il n'est pas. Le chaos est d'abord défini comme un antécédent à la division tripartite du monde. Cette dernière donnera naissance aux régions fondamentales : la mer, la terre et le ciel.

Puis, Ovide développe le thème de l'uniformité en décrivant l'apparence physique du chaos qui régnait avant la division. Il en offre trois définitions de plus en plus précises. Premièrement, « *ce n'était qu'une masse informe et confuse* » [8] suggère une masse désorganisée de matière brute. Le deuxième énoncé semble répéter le premier : ce n'était « *rien qu'un bloc inerte* ». [9] Mais si l'on considère *inerte* dans le sens « sans mouvement », l'adjectif prend tout son sens et pousse plus loin la réflexion. Il décrit un état qui est exactement l'inverse du principe fondamental des *Métamorphoses* : le mouvement. Le chaos ne peut donc rester inerte. Ses propriétés engendreront de fait sa transformation. Troisièmement, le chaos est décrit comme : « *un entassement d'éléments mal unis et discordants* ». [10] La notion d'*éléments* apparaît pour la première fois. Mais ils ne sont pas encore la terre, l'eau, l'air et le feu qu'ils constitueront une fois ordonnés. Pour l'instant, ils s'opposent entre eux, engendrant la lutte primordiale.

Après avoir décrit le chaos comme une matière brute, Ovide introduit une variation du thème. Il oppose le désordre primitif à l'image d'un cosmos parfaitement ordonné :

Il n'y avait pas encore de Titan, pour donner sa lumière au monde ; Phébé ne réparait pas les cornes nouvelles de son croissant ; la Terre n'était pas suspendue dans l'air environnant ni équilibrée par son propre poids ; Amphitrite n'avait pas étendu ses bras tout le long des rivages.

nullus adhuc mundo praebebat lumina Titan,
nec nova crecendo reparabat cornua Phoebae,
nec circumfuso pendebat in aëre Tellus
ponderibus librata suis, nec brachia longo
margine terrarum porrexerat Amphitrite,
(I 10-14)

Notons une caractéristique saisissante du passage : l'ordre des mots est manifestement non-chaotique, à l'image de ce que sera bientôt le cosmos ordonné. A chaque ligne, le verbe (souligné en rouge dans la citation ci-dessus) occupe la même place stratégique et le sujet (en gras) apparaît toujours en fin de vers. Cette régularité contraste avec la syntaxe fragmentée employée pour définir le chaos dans les vers précédents. Autre aspect à relever, les quatre éléments sont explicitement personnifiés dans la description : le soleil appelé Titan symbolise le feu, [11] la lune appelée Phébé symbolise l'air, [12] la terre reste la terre, la mer appelée Amphitrite symbolise l'eau. En bref, ces vers reprennent et développent le thème amorcé à la ligne 5. L'ordre est toutefois renversé et la forme de moins en moins chaotique :

Avant la mer, avant la terre et le ciel qui
couvre tout

Ante mare et terras et, quod tegit omnia, caelum
(I 5)

Une troisième variation sur le thème du chaos amène Ovide à revenir sur la division tripartite du monde. La terre, la mer et l'air tout juste introduits dans le récit ne peuvent exister dans le chaos car ils n'ont pas encore les propriétés qui les définissent : la terre ne trouvait pas prise, l'eau n'était pas navigable et le ciel restait sans lumière. Faut de différenciation et de caractéristiques propres, tous les éléments se mélangeaient. Ce flou suggère un état transitoire dans lequel les régions élémentaires ne sont ni elles-mêmes ni leur opposé.

Le paradoxe prépare l'état final du Chaos ovidien. Dans une dernière variation, Ovide expose pourquoi « aucun élément ne conservait sa forme ». [13] Cette première allusion au thème principal du poème est la cause du conflit entre les éléments. Ils rivalisent dans un seul corps. Ovide développe l'idée de la discorde et énumère les quatre facettes du conflit : chaud contre froid, humide contre sec, mou contre dur et lourd contre léger. La conception statique du chaos a soudainement disparu au profit d'un phénomène dynamique. En soulignant le processus turbulent par lequel les éléments perdent leur forme, Ovide intègre le chaos au thème du poème. Il le présente comme étant en constante métamorphose.

Remarquons encore que toutes ces répétitions et ces variations sur le thème du chaos génèrent une juxtaposition de phrases. Entre elles, les liaisons peuvent être omises sans affecter le message. Cette structure du texte construit par Ovide reflète donc le chaos. Ce dernier est lui-même un état répétitif et indifférencié.

1.2. Du chaos au cosmos

En présentant le chaos comme la négation de l'ordre cosmique, Ovide a déjà amorcé la création de l'univers. Mais comment le chaos devient-il ordre ? Premièrement, « un dieu ou la nature la meilleure » [14] sépara les quatre éléments contenus dans l'amas originel: [15]

Il sépara du ciel la terre, de la terre les eaux
et assigna un domaine au ciel limpide et à l'air
épais

nam caelo terras et terris abscidit undas
et liquidum spisso secrevit ab aëre caelum
(I 22)

Les termes nous sont déjà familiers grâce à la description du chaos. Mais cette fois, ils sont repris selon un schéma exactement renversé (pour la comparaison voir le vers I 5 cité en page 3) et le créateur apparaît pour fixer ce nouvel ordre par la paix. Ovide pimente sa description par une profusion de verbes désignant les actes de séparation du dieu et les frontières infranchissables qu'il impose pour garder chaque élément fermement à sa place : « *diremit* » (I 21), « *abscidit* » (I 22), « *screvit* » (I 23), « *exemit* » (I 24), « *dissociata* » (I 25). Mais, la main du créateur n'est pas visible longtemps. Une nouvelle description récapitule l'action du dieu. Cette fois, les éléments sortent eux-mêmes du chaos et trouvent leur place, en fonction de leur poids. Cette explication supplémentaire suggère une alternative purement physique à l'établissement du cosmos.

Dans la deuxième scène de la cosmogonie, Ovide rétablit le dieu. Il détaille ses actes et fixe les caractéristiques des régions. Le créateur donna à la terre sa forme de globe, avec ses eaux,

ses reliefs et ses forêts. On peut voir cette description comme un perfectionnement de l'image initiale qui montrait la séparation des éléments.

Les troisième et quatrième étapes de la cosmogonie amènent Ovide à raconter l'origine des animaux, puis de l'humanité. Il introduit les nouveaux habitants par une proposition négative : « *pour qu'aucune région ne fut privée de sa part d'êtres vivants* ». [16] Il ne semble pas que l'univers ait été ordonné pour la vie mais plutôt que la vie y ait été créée pour combler le vide. Le créateur fit donc apparaître instantanément les étoiles, les dieux, les poissons, les bêtes et les oiseaux. Une autre réflexion surgit alors : il manquait encore un être pour gouverner les autres. Pour cette raison, l'humanité est finalement abruptement engendrée. Là encore, Ovide présente deux versions de l'avènement de l'être humain. La première est philosophique : le créateur a pu former l'homme d'un germe divin. Mais à peine Ovide a-t-il présenté cette explication qu'il l'abandonne au profit d'une alternative : l'homme pourrait être le résultat d'une agrégation d'éléments. Ce compte-rendu mythologique est celui qu'Ovide choisit de développer. Il raconte comment Prométhée aurait créé l'homme, non pas à partir d'une graine divine, mais à partir d'un mélange. Or il s'agit précisément du genre de mélange que le dieu créateur a proscrit.

La création de l'homme par Prométhée n'est donc pas la conclusion logique de la cosmogonie mais son antithèse. En opposition avec les desseins du créateur, Prométhée mêle les éléments récemment séparés. Cette alternative mythologique à la création de l'homme est le premier écart d'Ovide par rapport à l'ordre cosmique. En lui accordant la place la plus importante, le poète change de cadre, préférant la mythologie à la philosophie. Ce n'est pas seulement la première fissure dans le cosmos stable et ordonné du dieu philosophe qui créa l'univers, c'est surtout la dernière fois qu'il est mentionné. Il disparaît définitivement des *Métamorphoses* pour être remplacé par les dieux mythologiques. La cosmogonie a décrit l'établissement d'un état de la nature stable, à l'opposé du chaos. La suite du poème est un éternel retour à ce chaos primitif au mépris de la raison philosophique et en violation des plans fixés par le créateur. Après la cosmogonie, toutes les histoires de métamorphoses narrées par Ovide illustrent la désintégration du plan rationnel imaginé par le créateur divin. Puis, après quatorze livres de récits qui apprivoisent la métamorphose survient le discours de Pythagore. Nous allons le détailler maintenant car il nous révélera peut-être le sens de l'œuvre.

1.3. « omnia mutantur, nihil inerit » [17]

Ovide commence par mettre en avant l'autorité de Pythagore et à le placer comme son égal en notant qu'il fournit lui aussi des explications sur l'origine des phénomènes naturels, géographiques ou culturels : « *Il disait les origines du vaste monde, les principes des choses, ce que c'est que la nature.* » [18] Le discours du sage doit donc être pris très au sérieux.

Après une introduction sur le végétarisme, principe sur lequel nous reviendrons, Pythagore passe de l'éthique à la cosmogonie, expliquant que rien ne meurt dans le monde, mais que tout demeure et s'écoule. Le discours de Pythagore réintroduit donc le thème de la métamorphose cosmique. Le sage démontre la constance du changement dans le monde en exposant la façon dont les quatre éléments sont en perpétuelle transformation. La relation entre le chaos de la cosmogonie et le monde en mutation dont Pythagore nous parle ne fait

aucun doute. Même dans les termes qu'il utilise, Pythagore fait écho au chaos de la cosmogonie. Les extraits ci-dessous le montrent :

Aucun élément ne <u>conservait</u> sa forme	nulli sua forma <u>manebat</u> (I 17)
Rien ne <u>conserve</u> son apparence primitive	nec species sua cuique <u>manet</u> (XV 252)

Ces deux vers mettent d'autre part en évidence une importante différence formelle entre le chaos cosmogonique et le monde instable présenté par Pythagore : la narration du premier est au passé, alors que celle du second est au présent. Cette distinction cristallise deux statuts différents : le chaos originel prend fin grâce à l'intervention du dieu créateur, alors que le chaos lié aux transformations perpétuelles ne cesse jamais. Il réapparaît sans cesse pour mettre à mal l'ordre créé par le dieu. C'est le monde de flux présenté par Pythagore.

Il est intéressant de relever la comparaison, utilisée plusieurs fois par Ovide, entre le concept de transformation éternelle et celui du flux symbolisé par l'eau :

Tout passe, toutes les formes ne sont faites *cuncta fluunt, omnique vagans formatur imago.*
que pour aller et venir. Le temps lui-même *ipsa quoque adsiduo labuntur tempora motus,*

s'écoule d'un mouvement continu, ni plus ni moins qu'un fleuve ; car un fleuve ne peut s'arrêter, l'heure rapide pas d'avantage ; le flot pousse le flot.	non secus ac flumen. neque enim consistere flumen nec levis hora potest, sed ut unda inpellitur unda. (XV 178-181)
---	---

L'eau, qui sert ici de base aux métaphores, est la dernière à avoir été séparée du chaos au livre I. De surcroît, elle est venue enserrer la terre : « *l'eau ainsi répandue alentour occupa la dernière place et emprisonna le monde solide* ». [19] Alors qu'elle est l'ultime élément traité dans la cosmogonie, l'eau est la première à réapparaître dans le discours de Pythagore, et elle revient en tant que référence principale au changement perpétuel. Son rôle originel était pourtant de contenir le monde dans sa stabilité !

Quoi qu'il en soit, Pythagore poursuit son discours en nous expliquant que le temps lui-même glisse comme une rivière. Aux jours succèdent les nuits, l'aube transmet le ciel à Phébus, la lune croît et décroît et les saisons se suivent, imitant l'âge des hommes. Alors, le développement de l'être humain, qui a servi à la comparaison, devient le sujet principal. Car l'homme se transforme lui aussi continuellement. Pythagore passe en revue les stades de notre vie de la conception, à la croissance, décadence et mort. Seule notre âme survit et se meut dans de nouveaux corps.

Les éléments non plus ne restent pas stables. Ovide reprend leur séparation dans l'espace, faisant écho au processus déjà narré dans la cosmogonie. Des termes identiques sont utilisés, par exemple pour l'élévation du feu :

L'air s'élança vers le feu d'en haut.	in superos aër tenuissimus emicat ignes (XV 248)
La substance ignée et impondérable de la voûte céleste s'élança et se fit une place dans les régions supérieures.	ignea convexi vis et sine pondere caeli emicuit summaque locum sibi fecit in acre (I 25-27)

Il en est de même pour le cycle des éléments qui se reforment :

L'eau coagulée forme la terre.	tellus glomerata cogitur unda (XV 251)
Il commença par agglomérer la terre sous la forme d'un globe immense.	magni speciem glomeravit in orbis (I 35)

Pythagore passe ensuite à des cas concrets : il raconte comment des coquillages et des ancres ont été retrouvés à l'intérieur des terres. Il donne des exemples de modifications naturelles liées à l'action de l'eau. Puis, il enrichit son discours par une masse de merveilles telles les rivières qui disparaissent ou l'immersion des cités du Péloponnèse. Le catalogue géographique cède ensuite sa place à la zoologie. Pythagore évoque notamment la régénération des abeilles, les chrysalides et les têtards à moitié formés dans la boue ou le rôle de la femelle ourse qui lèche son nouveau-né pour lui faire prendre la bonne forme. Finalement, la mythique métamorphose du Phoenix renaissant de ses propres cendres est introduite en apothéose.

Dans cet amas hétéroclite de phénomènes illustrant le changement universel, on retrouve le destin fluctuant des nations. Les cités n'échappent pas à la loi de l'instabilité : Troie, Sparte, Mycène, Thèbes et Athènes sont autant de villes qui furent jadis glorieuses avant de tomber en ruine. Le « *mouvement du monde* » [20] entraîne toutes choses dans la même succession cyclique : l'ascension cède sa place au déclin. Chaque cité connaît cette évolution. Ovide marque le mouvement de croissance et de déchéance en opposant deux passages. Le premier concentre des termes de croissance : « *assumere robora* » (XV 421), « *crescendo* » (XV 434), « *consurgere* » (XV 431). Le deuxième, à l'inverse, accumule les allusions à la décadence : « *humilis* » (XV 424), « *concidere* » (XV 422), « *cedidere* » (XV 428).

En mentionnant ce cycle des nations, Pythagore annonce l'ascension de Rome, nouvelle ville appelée à dominer le monde. Mais l'ombre d'une décadence fatale plane déjà sur elle. Il n'y a aucune raison pour que le destin de Rome soit différent de celui des autres cités. Le processus de métamorphose est donc entamé lorsque Pythagore place la ville dans la perspective d'un essor qui présuppose sa chute : « *elle se transforme en grandissant* ». [21]

Ainsi, Ovide confie à Pythagore le soin d'aller, par d'autres voies, aussi loin que lui, voire au-delà. Le philosophe, emporté par ses paroles, relève l'éternelle fluctuation de toutes choses. Il incite le lecteur à regarder le monde qui se métamorphose pour en déduire la loi de l'universel changement. Pythagore se fonde sur l'observation pour prouver qu'il n'y a pas d'autre constante que le mouvement. Il en donne la preuve en offrant trente-six exemples de *mirabilia*, ces réalités merveilleuses dont l'existence confirme que rien n'est stable. Tout comme la cosmogonie qui ouvrait le livre I, le discours du sage apporte donc sa clé de lecture à la théorie de la métamorphose. Ainsi, le message de Pythagore est un pendant à celui qu'Ovide livre tout au long du poème, et en particulier dans la cosmogonie. D'autres liens peuvent être révélés par une analyse structurale des deux passages sélectionnés pour notre étude. Le chapitre suivant développe cet aspect.

2. UNE STRUCTURE REUNIFICATRICE

2.1. De la narration principale au discours de Pythagore

Ovide reste fidèle à la chronologie globale de son poème mais veut éviter la linéarité qu'elle pourrait impliquer. Pour répondre à ce défi, il multiplie les récits secondaires en donnant la parole à certains personnages introduits dans ses histoires. C'est ainsi que Pythagore déclame lui-même son discours au livre XV. En tant que narrateur intradiégétique, il casse l'éventuelle monotonie qui aurait pu s'installer et se voit assigner un rôle particulier. Car il est avant tout un philosophe et Ovide sait l'effet produit par des paroles si elles sont placées dans la bouche d'un sage.

Remarquons que c'est en flagrante contradiction avec les faits historiques qu'Ovide rattache le discours de Pythagore à la narration principale centrée sur Numa. En effet, le second roi de Rome mourut en 673 av. J-C et n'a donc pas pu profiter de l'enseignement de Pythagore, né seulement vers 580. Ovide était, de toute évidence, conscient de cet anachronisme. Malgré tout, il lui tient à cœur que Numa suive l'enseignement du sage. Par la rencontre de ces deux personnages, il va pouvoir introduire le discours de Pythagore. Cette digression, si elle en est une, permet à Ovide d'exposer à quel point la métamorphose est un processus essentiel dans les faits incessants du monde et de ses habitants. Il fait reprendre par le philosophe les thèmes de son poème et spécialement celui du livre d'ouverture.

L'anachronisme n'est donc pas une contrainte suffisante pour priver Ovide des possibilités que lui offrent Numa et Pythagore. Soulevons au passage qu'Ovide n'est pas un historien moderne et que le strict respect du temps n'est pas encore la règle. Même s'il prétend livrer un « *carmen perpetuum* », ce n'est pas la première fois que le poète prend des libertés avec la chronologie dans son œuvre. Il s'agit là, peut-être, d'une volonté de sa part de confronter le lecteur à une histoire qui se métamorphose elle aussi.

2.2. Structure du discours de Pythagore

Après avoir introduit Pythagore dans le fil des *Métamorphoses* grâce à sa rencontre avec Numa, Ovide commence par faire un bref résumé de l'enseignement du philosophe. Ensuite, par une habile transition, il lui passe la parole. Ovide définit Pythagore comme le premier défenseur du végétarisme et l'exposition de la doctrine par le sage devient le thème principal. Dès ce point, Pythagore se transforme en narrateur intradiégétique. Il commence la première partie de son discours par une exhortation à ne pas consommer de viande et à ne pas pratiquer de sacrifices animaux.

Dans ce que l'on peut considérer comme la deuxième partie du discours, le Pythagore ovidien réintroduit le principe de la métamorphose et le fait suivre d'une longue série d'exemples. Les deux sujets - le végétarisme et le changement universel - sont reliés par la doctrine de la métempsychose. Cette dernière explicite une des raisons pour lesquelles il est mauvais de manger de la viande : l'âme migre d'un corps à un autre. Nous risquons donc de manger nos parents en mangeant de la viande !

Le thème de la métamorphose est ensuite introduit progressivement dans le discours. Pythagore nous en parle d'abord en lien avec la métempsycose lorsqu'il s'exclame : « *Tout change, rien ne périt* ». [22] Puis, toute la fin du passage est une transition vers le thème de la métamorphose. Pythagore en profite pour rappeler qu'il condamne la consommation de viande. Le principe de la métempsycose est ainsi encadré par la doctrine du végétarisme qu'elle justifie. Au paragraphe suivant, c'est désormais en référence au thème de la métamorphose que Pythagore dit : « *il n'y a rien de stable dans l'univers entier ; tout passe, toutes les formes ne sont faites que pour aller et venir* ». [23] La transition est faite. Pythagore démontre à présent le mouvement continu du monde par une longue série d'exemples de métamorphoses.

A la fin de son discours, le sage revient sur son sujet initial du végétarisme après avoir conclu sa parenthèse sur la métamorphose universelle par : « *Le ciel et tout ce qu'il y a dessous changent de forme, aussi bien que la terre et tout ce qu'elle contient* ». [24] Dans cette troisième partie, la recommandation finale de Pythagore à refuser toute alimentation carnée reprend une expression déjà utilisée dans la première partie du discours :

Que votre bouche s'abstienne de pareils mets, qu'elle ne touche qu'à des aliments obtenus sans violence	Ora vacent epulis alimenta que mitia carpant (XV 478)
La terre, prodigue de ses trésors, vous fournit des aliments délicieux.	podiga divitias alimenta que mitia tellus (XV 81)

Avec cette chute, Pythagore est revenu à son point de départ : l'interdit alimentaire. Son discours est donc encadré par deux tableaux parallèles : le philosophe introduit ses révélations sur la nature du monde et sur l'âme par une dénonciation des monstrueux sacrifices animaux et il retourne à cette exhortation à ne pas consommer de viande à la fin de son enseignement. Nous avons là un bel exemple de composition en anneau à l'intérieur même de l'épisode mettant en scène Pythagore

2.3. Terminer l'œuvre comme elle commence

Le discours de Pythagore réintroduit donc le thème de la métamorphose au travers d'une structure narrative intéressante. D'autre part, il participe au plan d'ensemble des *Métamorphoses* en se posant comme reflet de la cosmogonie présentée par Ovide au livre I. A ce stade, précisons que la recherche d'un principe organisateur du poème qui ferait autorité reste une impasse. Mais des études ont montré de façon convaincante qu'Ovide exploite le plan des livres pour structurer sa narration. [25] Cependant, les chercheurs ne s'accordent pas sur les livres qui structurent l'œuvre. Certains [26] mettent en avant un plan des *Métamorphoses* qui serait centré sur le parallèle entre les livres I, X et XV. Cette thèse valide la pertinence de notre problématique basée sur l'analyse des liens entre la cosmogonie et le discours de Pythagore. La composition en anneau des livres I et XV semble donc être reconnue mais le poème peut aussi révéler d'autres schémas. Cette variété des constructions envisagées par les critiques suggère que la structure des *Métamorphoses* est justement indéterminée ou changeante elle aussi. [27]

Fort de cette constatation, analysons le parallèle structurel entre les deux passages qui nous intéressent afin d'éclairer notre problématique. Tout d'abord, il apparaît qu'Ovide fait

reprenre à Pythagore exactement la même séquence de thèmes que celle avec laquelle il a commencé sa cosmogonie, mais il adopte un ordre inverse. En effet, au livre I, le poète raconte d'abord la séparation des éléments. Cette séquence est suivie par l'introduction des formes vivantes et par un passage sur le temps à travers quatre âges. L'ordre de cette présentation - éléments, formes vivantes, temps - est exactement renversé au livre XV, dans le tableau central de l'essai de Pythagore. Le philosophe traite d'abord du temps en exposant la succession du jour et de la nuit puis des saisons. Il passe ensuite aux formes vivantes et à leur transformation jusqu'à la vieillesse, pour conclure avec les quatre éléments. Cet effet de miroir est le premier indice révélant la composition en anneau du poème. Le lien entre les livre I et XV apparaît.

La comparaison précise des séquences sur les éléments fondamentaux dans la cosmogonie et le discours de Pythagore révèle une autre symétrie. Non seulement le philosophe réintroduit le thème des quatre éléments présenté au début du poème, mais il le fait une fois de plus dans l'ordre inverse de leur séparation au livre I :

La substance ignée et impondérable de la voûte céleste s'élança et se fit une place dans les régions supérieures. L'air est ce qui en approcha le plus par sa légèreté et par sa situation ; la terre, plus dense, entraîna avec elle les éléments massifs et se tassa sous son propre poids ; l'eau répandue autour occupa la dernière place. Deux sont lourds et leur propre poids les entraîne vers les régions inférieures, ce sont la terre et l'eau ; les deux autres n'ont point de pesanteur et, n'étaient retenus par rien, tendent vers les régions supérieures : ce sont l'air et le feu, plus pur que l'air.

Ignea convexi vis et sine pondere caeli
Emicuit summaque locum sibi fecit in arce ;
proximus est aër illi levitate locoque,
densior his tellus elementaque grandia taxit
et pressa est gravitate sua; circumfluitumor.
(I 26-31)

Ex illo duo sunt onerosa suoque
pondere in inferius, tellus atque unda, feruntur,
et totidem gravitate carent nulloque premente
alta petunt, aër atque aër purior ignis.
(XV 240-243)

L'effet de miroir entre les deux séquences est explicite. Il rend manifeste le lien structurel entre l'ouverture des *Métamorphoses* et la conclusion de Pythagore. En outre, des échos aussi clairs intensifient le sentiment d'achèvement qu'Ovide fait naître dans le dernier livre de son poème. Cette fin n'est pas annoncée seulement par des liens formels. L'aspect philosophique dont nous parlions ci-dessus à propos de la cosmogonie réapparaît au grand jour dans le discours de Pythagore, jetant le trouble sur les intentions du poète. Le chapitre suivant de ce travail développe ce point de vue.

3. « QUID » DE LA PHILOSOPHIE ?

3.1. Une philosophie éclectique

Au livre XV, Ovide introduit le personnage de Pythagore. Il s'avère qu'il offre de nombreux avantages, notamment de par sa nature : Pythagore est un philosophe et tout le monde le connaît. Or justement, dans son poème, Ovide ne se limite pas à un seul genre littéraire. Bien au contraire, il nous offre un vaste étalage de styles et de genres différents. En cela, le choix de Pythagore est ingénieux puisqu'il introduit tout naturellement une section dont le genre se veut plus philosophique.

Quel est donc le contenu de cette philosophie ? Au temps d'Ovide, la doctrine pythagoricienne représentait une synthèse de plusieurs écoles philosophiques. Par conséquent, l'introduction de Pythagore permet à Ovide de sélectionner ce qui lui paraît bon pour son poème dans un ensemble d'idées redevables à toutes sortes d'enseignements philosophiques. Il procède de la même façon pour l'ensemble de son œuvre ce qui la rend très variée. On peut considérer que c'est en écho à cette diversité que le discours de Pythagore révèle un amoncellement de philosophies.

En raison du manque de sources existantes, les recherches sur les emprunts philosophiques d'Ovide se sont avérées peu concluantes. On ne s'accorde ni sur les doctrines représentées dans les *Métamorphoses* ni sur le degré de liberté que le poète prend par rapport à ses modèles. Un consensus a toutefois été trouvé sur un point : Ovide adapterait ses idées philosophiques en fonction de ses intentions poétiques et ne chercherait pas à défendre une position philosophique déterminée. [28] En conséquence, il emprunte sa matière à diverses écoles philosophiques. Il semblerait, par exemple, que les grandes lignes du discours de Pythagore soient analogues à la poésie philosophique d'Empédocle. [29] D'autre part, Pythagore enrichit sa narration par une masse de merveilles connues des écrivains grecs et romains. Il cite par exemple les rivières qui disparaissent dont nous parlera Sénèque. [30] Il évoque la submersion des villes du Péloponnèse, Hélice et Buris, qui apparaît déjà chez Strabon ou Polybe et que l'on retrouvera également chez Sénèque. [31] Plus loin la régénération des abeilles rappelle le livre IV des *Géorgiques* de Virgile.

Pour la cosmogonie, le problème est identique. De nombreux modèles ont été proposés comme sources de la création ovidienne mais il est hasardeux de prouver l'adhésion du poète à une théorie précise. Lorsqu'Ovide semble faire référence à un auteur en lui empruntant une notion, il en détourne le concept philosophique. Il en est ainsi avec la doctrine de l'amour et la lutte d'Empédocle, qui pourrait avoir inspiré la cosmogonie d'Ovide. Chez Empédocle, la lutte est un principe moteur de l'univers. Bien qu'elle soit aussi présente chez Ovide, elle ne joue pas un rôle identique dans l'évolution du cosmos. Au contraire d'Empédocle, Ovide la présente comme une force qui perpétue le chaos. Elle cause la confusion et non la séparation des éléments. Quant à l'amour, malgré toute son importance comme thème central des *Métamorphoses*, Ovide ne le considère pas comme agent philosophico-naturel de sa cosmogonie, à la différence d'Empédocle. [32] D'autres études [33] ont mis en parallèle le chaos décrit par Ovide avec celui d'Hésiode. En effet, les deux auteurs commencent leur œuvre avec la même image. Mais l'espace d'Hésiode est vide et calme alors que le chaos ovidien est un véritable remue-ménage violent qui oppose l'air, la terre, l'eau et le feu.

En résumé, Ovide inclut de nombreuses allusions à d'autres mouvements pour prêter une couleur philosophique à l'ouverture et à la conclusion de son poème. Mais le manque d'accent sur une philosophie sérieuse est le même dans la cosmogonie et dans le discours de Pythagore.

3.2. Un discours « philosophique » dans la bouche de Pythagore ?

Ovide place dans la bouche de Pythagore un discours traduisant une juxtaposition d'idées. Cette philosophie sans profondeur théorique pourrait bien n'être qu'un prétexte. Ovide

l'utiliserait pour donner un cadre et non un contenu philosophique au discours de Pythagore.

Car le poète ne tarde pas à nous faire comprendre qu'il n'y aura pas de sérieux essai philosophique dans le discours de Pythagore. Prenons le premier exemple de changement éternel donné par le sage : la succession du jour et de la nuit, de la lune et du soleil, des saisons et des âges de l'homme. Ce sont des mutations extrêmement banales et la conclusion de cette énumération n'est pas une théorie compliquée mais seulement un aperçu de phénomènes évidents et incontestables que l'on observe quotidiennement. Quant à la discussion autour des éléments, c'est un thème classique que l'on retrouve dans de nombreuses écoles philosophiques. Ovide s'efforcerait donc de donner un aspect philosophique au passage sans entrer dans des principes spécifiques. Notons d'ailleurs que le thème des éléments est cité pour la première fois par Ovide dans la cosmogonie. On peut donc considérer qu'il veut également offrir un cadre philosophique à l'ouverture de son poème, cadre auquel le discours de Pythagore ferait écho. [34]

Ainsi, Ovide refuse de développer la théorie philosophique de Pythagore et ne dépasse pas les généralités dans son discours. Dans ce cas, il n'y a pas lieu de parler de digression philosophique pour qualifier le discours de Pythagore. On retrouve quelques bribes de la doctrine spécifiquement pythagoricienne au début et à la fin du passage, dans les considérations sur le végétarisme. Mais le thème principal n'a rien à voir avec Pythagore : il s'agit simplement de la métamorphose. Le discours du sage n'est donc pas la longue digression philosophique à laquelle nous nous attendions car Ovide n'y expose pas la doctrine pythagoricienne. Les passages sur le végétarisme, eux, peuvent être considérés comme un stratagème pour poser un cadre philosophique au début et à la fin du discours, alors que la longue section centrale n'est autre qu'un discours sur le changement. [35]

3.3. Mythologie ou philosophie ?

Comme nous venons de le démontrer, la cosmogonie du livre I et le discours de Pythagore au livre XV offrent une armature philosophique au poème. Ce cadre ne doit toutefois pas être vu comme une justification philosophique ou une explication théorique de la métamorphose. Le discours de Pythagore n'est en aucun cas scientifique. Lorsque le sage parle du végétarisme ou de la métempsychose, il use d'un langage très proche de celui du reste des *Métamorphoses*, bien plus poétique que scientifique :

l'âme émigre dans des figures diverses	animam.../... in varias... figuras (XV 171-172)
la métamorphose des formes	mutatas ... formas (I 1)

Quant au reste du contenu du discours, il tombe dans le thème de la métamorphose universelle, comme nous l'avons vu dans la partie précédente de ce travail. Ovide peut donc revendiquer sa place dans la poésie épique et didactique grâce au cadre philosophique qu'il donne à son poème. En commençant son œuvre par une cosmogonie, il reprend par exemple le thème de la *Théogonie* d'Hésiode, plaçant ainsi son poème dans la tradition de l'épopée cosmogonique scientifique et de l'histoire mythologique universelle.

Notons qu'au temps d'Ovide, les explications mythologiques données sur un ton poétique n'étaient pas incompatibles avec les théories philosophiques plus scientifiques. Le *De Rerum Natura* de Lucrèce nous le montre : l'auteur, un philosophe, adopte un ton poétique pour expliquer au lecteur la nature du monde. Ovide n'introduit donc pas le discours de Pythagore pour mettre en évidence le contraste entre philosophie et poésie. En effet, on constate qu'à la place d'un véritable exposé philosophique, il parle de changements banals comme l'alternance du jour et de la nuit, réduisant la philosophie à des généralisations. Au contraire, dans le catalogue d'événements miraculeux, il juxtapose simplement les éléments philosophico-scientifiques et les éléments poético-mythologiques pour expliquer l'origine des phénomènes naturels. Pythagore examine par exemple les causes de l'étrange effet des eaux de la source de Salmacis. Il donne deux raisons possibles à ses propriétés. La première est vaguement scientifique : « parce que cette fontaine a une vertu contraire à la chaleur du vin ». [36] La deuxième est totalement mythologique et fait intervenir la métamorphose.

Les explications alternatives aux phénomènes merveilleux sont fréquentes dans les *Métamorphoses* et typiques de la stratégie ovidienne. Lorsqu'il introduit Pythagore, Ovide dit par exemple que le sage était capable d'expliquer « *ce qui cause la foudre, si c'était Jupiter ou bien le choc des vents qui déchaînent le tonnerre en crevant les nuages* ». [37] De la même façon, au livre I, deux explications sont aussi données pour l'origine de l'homme, comme nous l'avons déjà souligné. La première est philosophique mais elle est suivie d'une seconde mythologique. Cette volonté d'exposer plusieurs causes possibles souligne en outre la nature didactique du poème. En effet, la langue et le style des *Métamorphoses* rappellent la poésie didactique de Lucrèce. [38] Conformément à ce style, on constate, dans le discours de Pythagore, la répétition du verbe *docere* (instruire) à maintes reprises : « *docebat* » (XV 68), « *doceo* » (XV 172), « *docebo* » (XV 238). Les impératifs sont une autre caractéristique de la narration didactique : « *parcite* » (XV 75), « *scite et sentite* » (XV 142) ; tout comme les diverses interpellations au lecteur qui visent à mettre en évidence ses sentiments et ses sens : « *cernis* » (XV 186), « *adspicis* » (XV 200), « *si quaeris* » (XV 293), « *nonne vides* » (XV 362 XV 382) ; et l'appel à croire celui qui parle : « *mihi credite* » (XV 254), « *monitis animos advertite nostris* » (XV 140), « *animos adhibete* » (XV 238). Pythagore fait aussi fréquemment référence à sa propre expérience : « *vidi ego... vidi* » (XV 262-63) ; ou à l'autorité des autres : « *adhuc ostendere nautae* » (XV 294), « *veteres habuere coloni* » (XV 289), « *quod indigenae memorant* » (XV 325), « *dixi priores* » (XV 332), « *res observata coloni* » (XV 373). Toutes ces tournures de phrases, ainsi que la fréquente utilisation d'expressions telles que « *fama est* » (XV 356) et « *narratura* » (XV 312) visent à accroître le ton objectif des *Métamorphoses* et à leur offrir une apparence scientifique.

Ovide nous rappelle donc constamment qu'il y a deux chemins pour rendre compte du monde physique : la mythologie étiologique et la philosophie naturelle. Son but n'est pas de montrer que la mythologie parvient mieux que la philosophie à rendre compte des mystères du monde. Il veut plutôt exposer les difficultés que nous avons à essayer de donner un sens à tout notre monde à travers l'une ou l'autre des méthodes traditionnelles. L'affinité entre philosophie et mythologie réside ainsi dans leur universelle prétention à rendre compte des origines du cosmos ainsi que des objets et des personnes trouvant place dans ce cosmos.

CONCLUSION

Au cours de ce travail, nous avons parcouru plusieurs pistes permettant de tisser des liens entre le discours de Pythagore, qui clôt les *Métamorphoses* d'Ovide, et la cosmogonie, qui l'ouvre. Ainsi, nous avons vu comment, d'un point de vue structurel, l'enseignement livré par le philosophe réintroduit méthodiquement les thèmes de la création en les traitant de façon parallèle ou opposée. Derrière ces échos au livre I, c'est bien sûr le thème de la métamorphose cosmique qui fait son apparition.

Car l'intension d'Ovide est de fournir une histoire du monde à travers le thème de la métamorphose. La première qu'il nous conte est donc celle menant à la création du cosmos, état stable et ordonné qui se pose comme l'opposé du monde en perpétuel changement exposé par Pythagore. Avant cette première transformation régnait le chaos, désordre instable dans lequel rien ne conservait sa forme. Or ce chaos n'a pas définitivement disparu après la création de l'univers puisque, comme le répète Pythagore : « *tout change, rien ne périt* ». [39] Il ne s'était que temporairement métamorphosé en un monde ordonné. Le processus est donc amorcé et annonce l'éternelle mutation du chaos à l'ordre et vice versa.

Le discours de Pythagore se place dans le prolongement de cette problématique posée dès la cosmogonie. Par toutes ses illustrations du changement éternel, le philosophe démontre que le principe de la métamorphose a des implications universelles. Ainsi, lorsqu'Ovide laisse Pythagore exposer en 404 vers ce qu'il vient lui-même de décrire en 14 livres, le poète met le sage au service de son thème : la métamorphose.

Nous sommes loin de l'essai sur le pythagorisme que le lecteur pouvait s'attendre à découvrir lorsqu'Ovide cède la parole au philosophe. Car le Pythagore ovidien nous livre un discours marginalement représentatif de sa doctrine. Ce procédé devait sans doute être une façon pour Ovide de conférer une armature philosophique à son poème grâce au discours de Pythagore et à la cosmogonie. Le poète se place également dans la tradition philosophique de par les modèles dont il a pu s'inspirer et dont on retrouve des traces dans les *Métamorphoses*. Finalement, on remarque que dans la cosmogonie comme dans le discours de Pythagore, Ovide juxtapose sans cesse les explications philosophiques et mythologiques. Toutes les deux ont pour prétention universelle de rendre compte des origines de l'univers et de ce qu'il contient. En ayant recours à ces deux méthodes, le poète met en lumière les difficultés que nous avons à donner un sens à notre monde.

En posant le principe de la métamorphose comme fil conducteur de son poème, Ovide se fait un devoir de prouver qu'elle est la seule règle du monde. De la cosmogonie qui pose ses fondements au discours de Pythagore qui la théorise une dernière fois, le mot d'ordre du poème est le « mouvement ». Une telle chaîne continue de métamorphoses est une façon poétique d'expliquer la diversité du réel et d'humaniser le monde en le soumettant à la volonté des dieux. « Après tout, la science moderne nous rend-elle plus maîtres du monde que les belles histoires qu'Ovide nous conte ? » [40]

* Ce travail est la version révisée d'un exposé présenté en février 2007 dans le cadre du cours sur les *Métamorphose* d'Ovide que donnait le professeur Laure Chappuis Sandoz. Je voudrais lui exprimer ma reconnaissance pour avoir inspiré et judicieusement guidé mon entreprise. Merci également au professeur J.-J. Aubert pour ses encouragements et son soutien.

- [1] En réalité, nous ne savons pas quand exactement Ovide commence son poème. La datation proposée ici reste une hypothèse. Elle suggère qu'Ovide débute l'écrite des *Métamorphoses* juste après avoir publié l'Art d'aimer. Seule chose certaine, l'œuvre n'était pas terminée, ou du moins pas révisée définitivement, lorsque l'auteur est exilé sur le rivage de la mer Noire, en 8 ap. J.-C.
- [2] Néraudau, J.-P. (éd.), 1992
- [3] « In nova fert animus mutatas dicere formas corpora » (I 1-2) Les termes français sont empruntés à George Lafaye (1992). Il en sera de même pour toutes les traductions du texte original en français de ce travail.
- [4] « melior (...) natura » (I 21)
- [5] (I 1-2)
- [6] « nec perit in toto quicquam, mihi credite, mundo, sed variat faciem qui novat » (XV 254-255)
- [7] Les parties 1.1. et 1.2. reprennent des raisonnements proposés notamment par Wheeler (2000).
- [8] « rudis indigestaque moles » (I 7)
- [9] « nec quincquam nisi pondus iners » (I 8)
- [10] « congestaque eodem / non bene inuctarum discordia semina rerum. » (I 8-9)
- [11] Partie pesante de l'air appelée aussi éther.
- [12] Le soleil, symbolisant le feu, et la lune, symbolisant l'air, sont mis en évidence dans le texte par une même couleur pour faciliter la comparaison avec l'extrait qui suit. En effet, au vers 5 ils sont compris tous les deux dans le ciel car air et éther (ou feu) ne sont pas encore différenciés.
- [13] « nulli sua forma manebat » (I 17)
- [14] « deus et melior litem natura » (I 21)
- [15] Les études ne s'accordent pas sur l'origine philosophique du « dieu ou la nature la meilleure » qui sépara les éléments du chaos. A mon sens (et je suis le raisonnement proposé par McKim, 1984), il est judicieux de ne pas chercher à l'ancrer dans une doctrine particulière. Ovide voulait sans doute volontairement rester imprécis. Il pouvait ainsi narrer une version de la création qui corresponde aux diverses opinions de son lectorat cultivé.
- [16] « neu regio foret ulla suis animalibus orba » (I 72)
- [17] « Tout change, rien ne périt » (XV 165)
- [18] « primordia mundi / et rerum causas et, quid natura, docebat » (XV 67-68)
- [19] « circumfluus umor ultima possedit solidumque coarctat orbem » (I 30-31)
- [20] « tempora verti » (XV, 420)
- [21] « Haec igitur formam crescendo mutat » (XV 434)
- [22] « Omnia mutantur, nihil interit » (XV 165)
- [23] « nihil est tot, quod perstet, in orbe. / cuncta fluunt, omnisque vagans formatur imago. » (XV 177-178)
- [24] « caelum et quodcumque sub illo est / inmutat formas tellusque et quidquid in illa est » (XV 454-455)
- [25] Notamment Little (1970), Galinsky (1975 et 1998) Wheeler (2000).
- [26] Notamment Rieks (1980)
- [27] Thèse soutenue par Galinsky (1975)
- [28] Position défendue par Wheeler (2000)
- [29] Position défendue par Hardie (1995)

- [30] Sénèque, Questions naturelles, livre VI, chapitre VIII
 [31] Sénèque, Questions naturelles, livre VI, chapitre XXXII
 [32] Exemple développé par Wheeler (1995)
 [33] Notamment McKim (1984)
 [34] Propos tenus par Hardie (1995)
 [35] Propos tenus par Bömer (1969)
 [36] « seu vis est in aqua calido contraria vino » (XV 324)
 [37] « quae fulminis esset origo/ Iuppiter an venti discussa nube tonarent » (XV 69-70)
 [38] Propos tenus notamment par Myers (1994)
 [39] « omnia mutantur, nihil interit » (XV 165)
 [40] Néraudau (1992, p. 26)

BIBLIOGRAPHIE

Editions de référence

Anderson, W.-S. (éd.), *P. Ovidius Naso, Metamorphoses*, Stuttgart/Leipzig : Teubner, 1998.
 Néraudau, J.-P. (éd.), *Ovide, Les Metamorphoses*, Paris : Gallimard, 1992.

Etudes critiques

- Bömer, F., *P. Ovidius Naso, Die Metamorphosen*, Heidelberg: C. Winter, 1969.
 Fantham, E., *Ovid's Metamorphoses*, Oxford: Oxford University Press, 2004.
 Galinsky, K., *Ovid's Metamorphoses. An Introduction to the Basic Aspects*, Oxford: Oxford University Press, 1975.
 Galinsky, K., "The Speech of Pythagoras at Ovid's *Metamorphoses* 15", *Papers of the Leeds International Latin Seminar* 10, 1998, pp. 75-478.
 Hardie, P., "The Speech of Pythagoras in Ovid's *Metamorphoses* 15. Empedoclean Epos", *The Classical Quarterly* 45.1, 1995, pp. 204-214.
 Little, D., "The Speech of Pythagoras in *Metamorphoses* XV and the Structure of the *Metamorphoses*", *Hermes* 98, 1970, pp. 340-360.
 McKim, R., "Myth against Philosophy in Ovid's Account of Creation", *The Classical Journal* 80.2, 1984, pp. 97-108.
 Myers, K. S., *Ovid's Causes. Cosmogony and Aetiology in the Metamorphoses*, Ann Arbor: The University of Michigan Press, 1994.
 Rieks, R., "Zum Aufbau von Ovids *Metamorphosen*", *Würzburger Jahrbücher N.F.* 6b, 1980, pp. 85-103.
 Roberts, M., "Creation in Ovid's *Metamorphoses* and the Latin Poets of Late Antiquity", *Reception of Ovid in Antiquity* 35.3, 2002, pp. 403-415.
 Wheeler, S. M., "Imago Mundi: Another View of the Creation in Ovid's *Metamorphoses*", *The American Journal of Philology* 116.1, 1995, pp. 95-121.
 Wheeler, S. M., *Narrative Dynamics in Ovid's Metamorphoses*, Tübingen: Narr, 2000.